ALAIN D'YRLAN DE BAZOGE
LA CARTE POSTALE RÉMANENTE

HERVÉ DE VALOUS
LE PARADIS BLANC

GRÉGOIRE LENOIR
PALERMO

AMYCIE LÉCUYER
VOYAGE DANS LE CŒUR DE LA CRÉATION

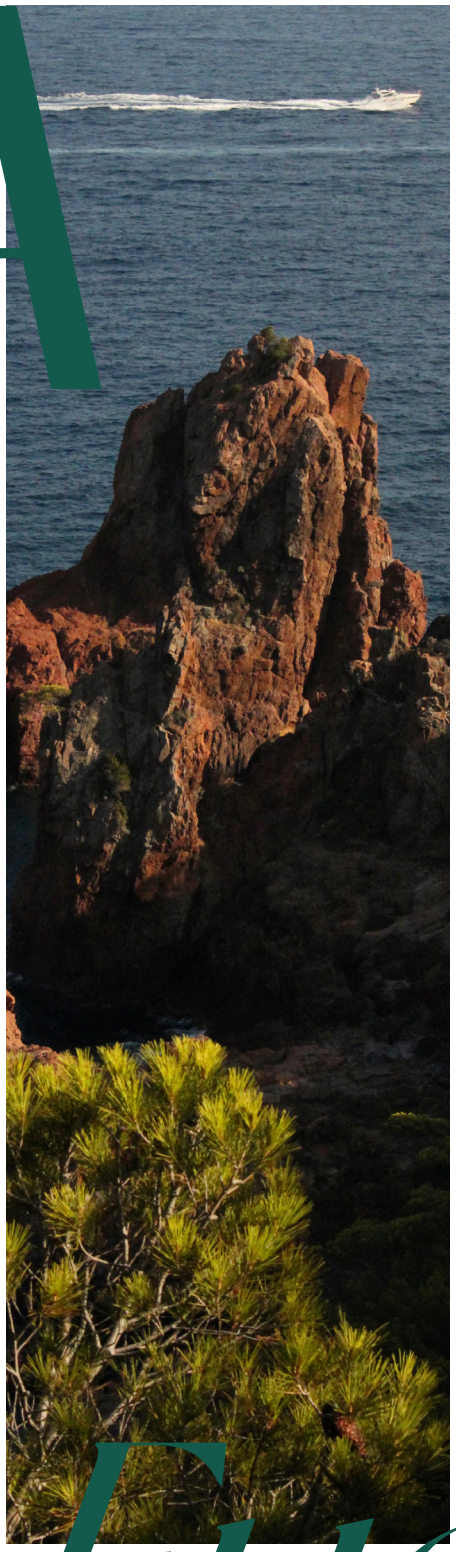
OMBELINE CHABRIDON
LA CÔTE D'AZUR : VARIATIONS DE BLEU

ANNE HÉDÉ - HAÜY
SORTIE EN MER

EMMANUEL HANAPPIER
LA SICILE DE LAMPEDUSA

LA Fugue

CARNET DE VOYAGES



SEPTEMBRE 2022 - NUMÉRO 29

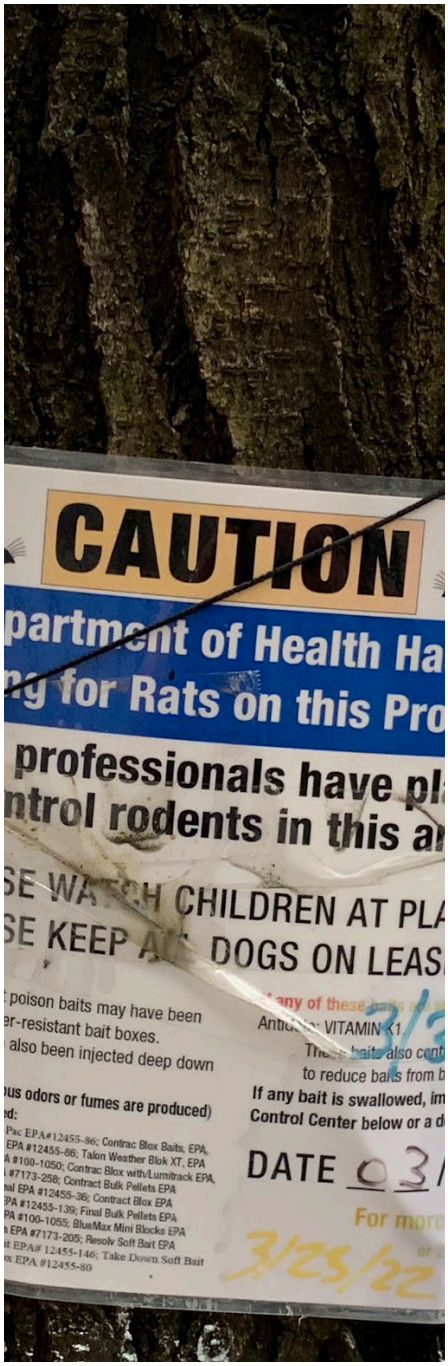
IJF

EDITORIAL

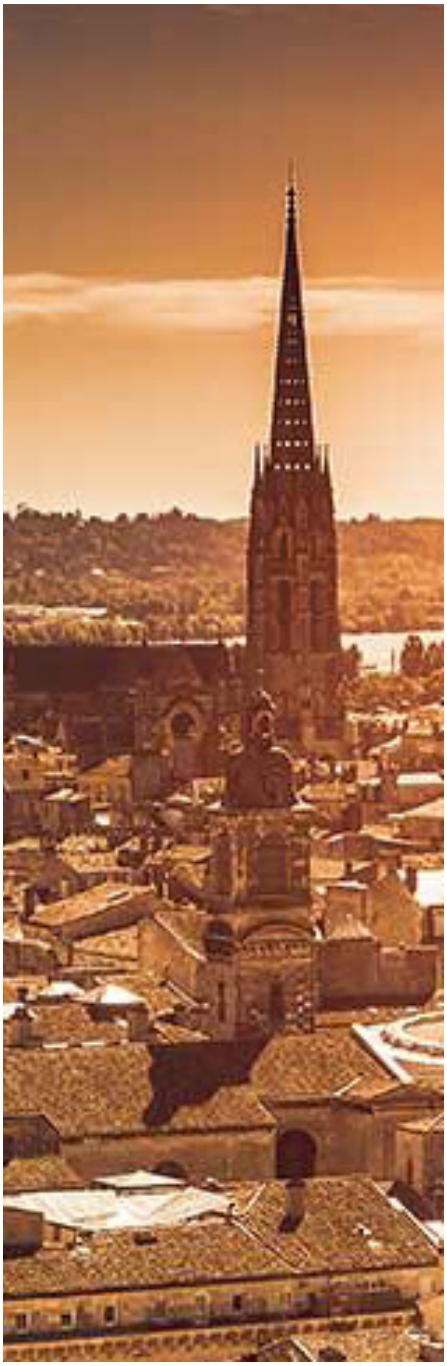
Non la fin de l'abondance n'a pas encore sonné, plutôt l'ouverture d'une année de richesse réflexive. Le sable est encore chaud et nous reprenons le chemin des villes. Sur cette route, demandons-nous ce que nous retiendrons de ce temps estival afin de le changer en *otium*. Il a été marqué par des incendies et des canicules étouffant des régions entières, et des tempêtes qui en ont broyé d'autres. Ces catastrophes n'ont cependant pas retenu les Français, qui ont été encore une fois nombreux à sillonner leur séduisant pays. Les rédacteurs de votre revue étaient de ceux-là. De la Gironde jusqu'en Sicile, sur terre comme sur mer, à la plage ou au travail, ils vous rapportent ici ce que l'été leur a inspiré. L'authenticité de la Côte d'Azur est ailleurs que sur la baie des Anges ou que devant le palais princier du Rocher, et l'éclat de New York pourrait résider d'abord dans sa laideur. Ce Carnet de voyages se donne l'ambitieux défi de vous faire franchir le pont fragile du voyage géographique au voyage intellectuel. Goûtez ce nectar butiné de tous les coins du monde par vos rédacteurs et qu'ils vous servent ici.

Alban Smith

SOMMAIRE

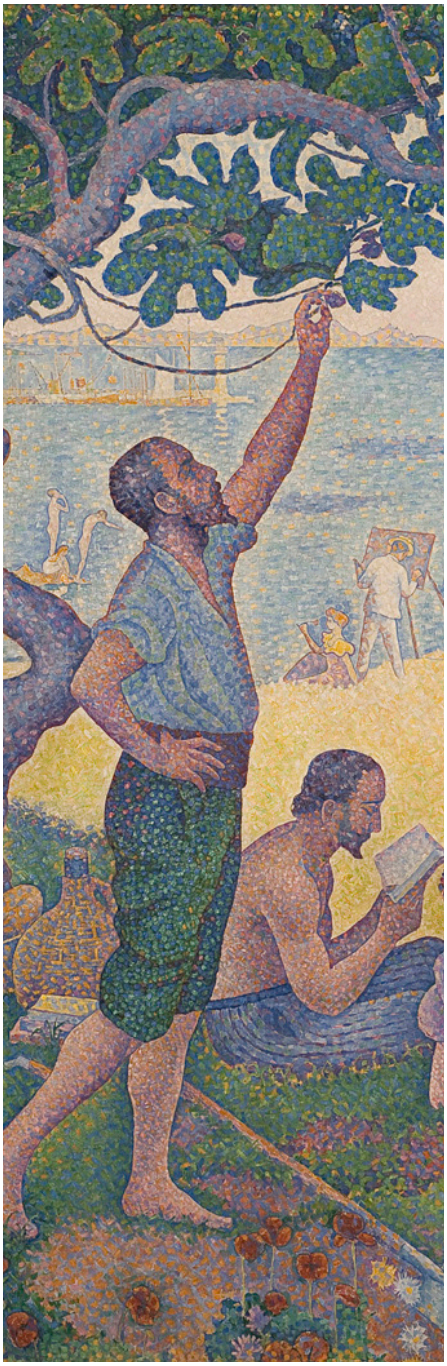


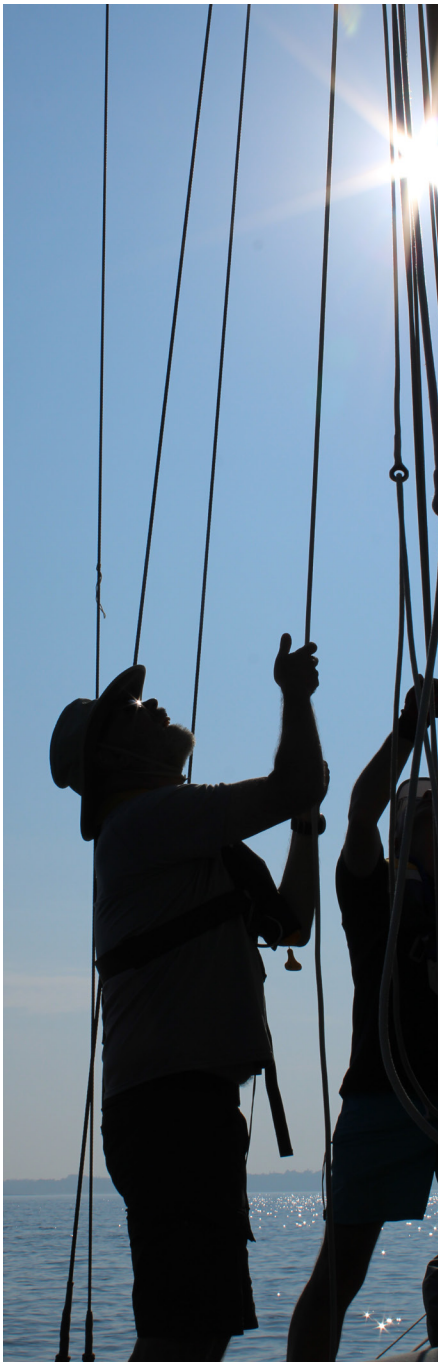
LA CARTE POSTALE RÉMANENTE 7



LE PARADIS BLANC 11

PALERMO 15

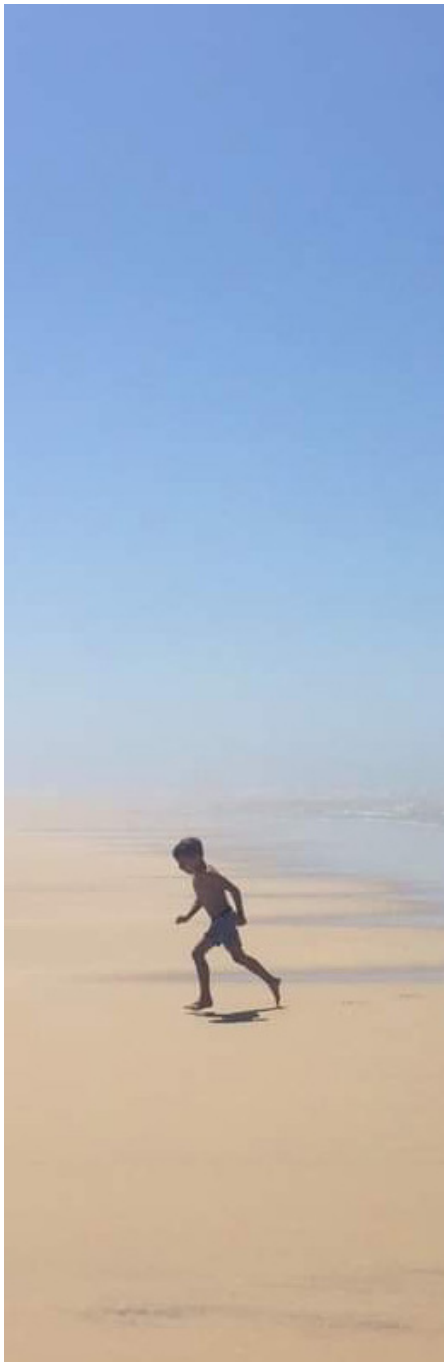




VOYAGE DANS LE CŒUR DE LA CRÉATION 19

LA CÔTE D'AZUR : VARIATIONS DE BLEU 23

SORTIE EN MER 27



LA SICILE DE LAMPEDUSA 31

ANTHOLOGIE PAR FLEUR LECŒUR 35

Vous lisez La Fugue et aimez son contenu ?
Vous souhaitez aider cette revue ?

Vous pouvez soutenir sa jeune équipe par vos dons afin de financer ses projets et accompagner son développement. Retrouvez-nous sur notre site afin de nous soutenir. Ajoutez votre pierre à notre jeune édifice !

Vous souhaitez partager vos impressions ?
Répondre à un article?

N'hésitez pas à nous envoyer votre mot par mail ou via les réseaux sociaux !

LA CARTE POSTALE RÉMANENTE

Alain d'Yrlan de Bazoge

New York est l'incarnation de la culture américaine mondialisée. La confrontation avec le réel apporte autant de désillusions que de passions.

©Alain d'Yrlan de Bazoge - Rue de Harlem

On ne retire jamais ce qu'on pensait d'un voyage à New York. Léon Degrelle part pour l'Amérique en journaliste, mais ce sont ses souvenirs de New York et les bandes-dessinées qu'il en rapporte qui inspireront à son grand ami Hergé les Aventures de Tintin. Dans le *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu quitte l'Afrique coloniale, qu'il vit comme un purgatoire européen, pour chercher refuge en Amérique. Il y découvre le règne de la machine et de l'argent roi, et abandonne l'amour qu'il y a trouvé pour retourner vers la misère parisienne.

Pour ma part, je n'envisageais ce voyage que comme un simple séjour touristique, l'occasion de revoir un ami et de découvrir la plus européenne des villes américaines. New York se place en effet comme exception, peut-être avec Boston et Chicago, comme une ville encore rassemblée, dont le centre est habité par des populations aisées. La plupart des villes américaines s'étant en effet surtout développées à l'époque de la voiture, elles se sont organisées sur le modèle d'un *downtown* composé de bureaux mais désertifié la nuit, les populations repartant en voiture dans leurs *suburbs* sécurisés. Il en résulte une ville vivante, active, peuplée, qui concentre donc plus intensément le mode de vie américain. Exception nationale, New York est la meilleure ville pour comprendre la culture de masse américaine. Cette confrontation avec le *soft power* américain exacerbé est le meilleur moyen de repenser son rapport à l'Amérique, et cela a été pour moi l'occasion d'un désenvoûtement mythifiant.

La première impression de New York donne en effet le ton du séjour. Dans le Voyage, la ville apparaissait dans la brume, impressionnante, imposante : « *Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux mêmes. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.* »

Consciemment ou non, quand on arrive à New York, on s'attend à une telle apparition mythologique. Malheureusement, sauf à être Greta Thunberg et arriver à la voile, le premier contact se fait l'aéroport de JFK, identique à tous les autres aéroports de la planète. On prend ensuite le *AirTrain*, une sorte de métro surélevé qui traverse le *Queens*, soit précisément l'inverse du New York célinien. Le *Queens* est plat, allongé sur le paysage, il ne ressemble pas pour un sou à une femme fatale imposante.

Une fois arrivé à Manhattan, je prends le métro pour *Central Park* North, le début du quartier de *Harlem*. Dans le métro, pas de mendiants joueurs d'accordéon comme à Paris mais plutôt des addicts au *crack*, torse nus, édentés, marmonnant des paroles incompréhensibles. Je descends à ma station, il y a des excréments humains à la bouche de sortie du métro, des attroupements de *crackheads* dans la rue, des déchets partout, des odeurs d'urine.

Et pourtant, je ne vis pas le "syndrome de Paris"

[...] comment être pris de court, quand la mythologie new yorkaise s'est en partie construite sur sa propre saleté ?

comme un Japonais arrivant par la Gare du Nord. Au contraire, cela m'amuse presque, je vois ça comme un élément du charme de la ville. Tout comme les personnages céliniens riant devant les imposants gratte-ciel pour se rassurer, je ris devant cette crasse pour ne pas avoir à en saisir l'ampleur. Là où les touristes asiatiques sont pris de panique en voyant leur image de conte de fées parisienne s'étioler, comment être pris de court, quand la mythologie new yorkaise s'est en partie construite sur sa propre saleté, sa dégénérescence ?

Le contraste entre le Paris d'*Amélie Poulain* ou de *Ratatouille* et la Gare du Nord ou même le Champ de Mars la nuit a de quoi frapper les touristes internationaux, qui n'avaient jusqu'alors qu'une vision idéale, romantique de la ville. Mais pour New York, l'inhumanité de la ville, sa saleté, sa dangerosité sont des éléments constitutifs de son image culturelle. Prostitution, trafic de drogue, crime organisé, corruption, insécurité, tous ces vices ont été dépeints dans la culture new yorkaise et en constituent une grande part de l'identité. Même les films les plus amoureux de New York, comme les premiers Woody Allen, dépeignent cette saleté, ce vice, cette insécurité.

Quand les touristes des villes européennes recherchent avant tout la beauté, la culture et l'Histoire des cités qu'ils visitent, même inconsciemment, on cherche à New York ce gigantisme aliénant et cette débauche. New York est la Babylone moderne, ses hauts justifient toutes ses bassesses.

La ville conserve en effet cette image de centre culturel. Des collections historiques du *Metropolitan Museum of Art* à l'art moderne du Gugenheim en passant par les concerts de jazz au Blue Note, les galeries d'art contemporain de SoHo ou les représentations de Shakespeare dans Central Park, la ville présente une offre incroyable, mais ne s'y limite pas. New York reste aussi une ville de nouveauté, et l'on y découvre des tendances, des modes, des cuisines. On voit à New York les nouvelles formes de la culture de consommation. La différence est saisissante avec Paris, qui semble perdre toujours plus son statut de lieu de création culturelle.

Les défauts qui frappent les touristes sont aussi à relativiser. En dînant avec des jeunes diplômés américains, travaillant tous à New York, on peut mieux comprendre le mode de vie new yorkais, qui diffère beaucoup des capitales européennes. La ségrégation y est bien plus importante, on ne croisera pas de *crackhead* à SoHo ou à Williamsburg, et de toute façon les nouveaux *yuppies* restent dans leurs espaces dédiés, leurs bars, leurs restaurants, leurs *rooftops*. Le coût de la vie à New York, frappant pour un touriste, est au contraire apprécié, car il permet de vivre entre-soi sans avoir à l'assumer frontalement.

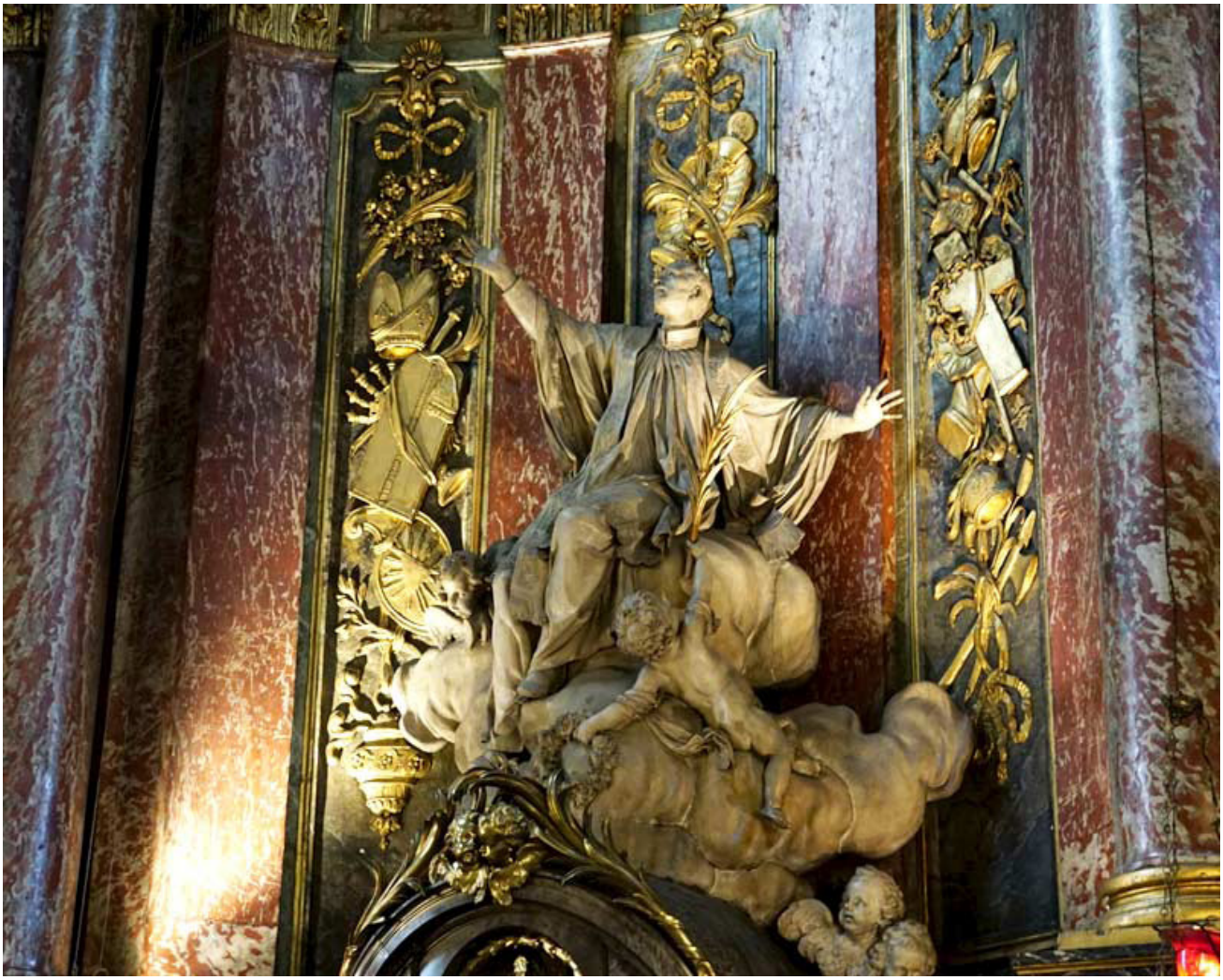
Visiter New York, c'est confronter l'image mythologique qu'on s'en faisait avec la réalité crue de la ville. Il y a peu de villes dans le monde qui ont été autant dépeintes, autant iconisées, et je m'attendais donc évidemment à être quelque peu déçu par la ville. Pourtant, même après m'être confronté au bruit permanent, aux déchets, aux *crackheads* déféquant sur les quais du métro ou se battant dans la rue, à l'anomie de la ville, j'en garde une image passionnée. Tout en sachant que je ne voudrais y vivre pour rien au monde, je meurs d'envie d'y retourner. La laideur de la ville en fait ressortir l'éclat. Le concret n'a pas entaché le mystique. ■

©Alain d'Yrlan de Bazoge -Village

LE PARADIS BLANC

Hervé de Valous

Pas de plage, pas de virée gastronomique, seulement une expérience de la transcendance et l'envie de suspendre le temps l'espace de quelques jours auprès de ceux qui font le choix incongru pour l'homme du XXIème siècle, de suivre les pas de saint Dominique.



Statue de saint François-Xavier dans le retable

A la silhouette trapue et rurale de l'abbaye s'oppose le discret anonymat de l'église du couvent des frères dominicains.

Je vais être honnête avec mon lecteur. L'idée de rédiger cet article n'est pas de moi. Après avoir passé huit jours dans le couvent dominicain de Bordeaux, je suis rentré en Bourgogne où j'y ai découvert sur le bureau de ma chambre le livre *Trois jours et trois nuits* que mon père avait négligemment laissé à cet endroit. Ce livre est l'œuvre collective de quatorze personnalités qui ont toutes réalisé un séjour à l'abbaye de Lagrasse, puis rédigé individuellement un chapitre sur cette expérience incongrue. Il m'a suffit de deux soirées et d'un voyage en train pour dévorer ce livre et instiller en moi le désir de reproduire à mon niveau l'exemple que me donnaient ces messieurs avec l'expérience que j'avais vécue à Bordeaux.

Le point commun que l'on pourrait trouver d'emblée aux chanoines de Lagrasse et aux Dominicains de Bordeaux est d'ordre esthétique : leur tenue immaculée. Ce symbole de pureté, d'innocence et de paix comporte en lui-même tout un programme évangélique. Mais la comparaison esthétique entre l'abbaye et le couvent s'arrête là. Car à la silhouette trapue et rurale de l'abbaye s'oppose le discret anonymat de l'église du couvent des frères dominicains. A moins d'en être averti, personne ne pourrait soupçonner que cette église, telle qu'il en existe des milliers dans nos villes, abrite une oasis de vie fraternelle.
Car, contrairement à d'autres ordres comme celui des Bénédictins où le visiteur entr'aperçoit seulement la vie de communauté à laquelle les moines communient, chez les Dominicains, il en partage tous les instants. Dans cette intimité dévoilée, j'ai pu découvrir aussi bien la sainteté et l'immense douceur qui habitent ces hommes de Dieu, que surprendre des signes d'humeur ou des mots taquins, presque moqueurs, glissés ici ou là. Rien de bien scandaleux, tout juste de quoi nous rappeler avec soulagement que ces anges ont été des hommes dans une autre vie et que la vocation n'est pas qu'une affaire de gens trop parfaits pour notre monde. La vocation, d'ailleurs, à mon sens, est l'un des plus grands mystères de la religion. Presque autant que la Trinité. Un défi insolent au monde. Je pense que dans le cœur de tout homme de bonne foi, croyant ou non, après une semaine passée à observer les frères, leur surprenante piété, leur édifiante fraternité et leur rassurante régularité, peut surgir cette question : « Et si moi aussi, j'avais une place réservée dans les rangs de cette armée blanche ? » Pour nous autres, non initiés, nous attendons sans doute un grand cri, un slogan répété : *I want you* ! Mais il paraît que cela se fait dans la douceur, le silence et la prière. Nous sommes loin de l'exubérant appelle de l'oncle Sam. En tout cas c'est ce que m'en ont dit de jeunes frères étudiants, dont l'un semblait avoir mon âge si ce n'est moins. Son entrain, sa jeunesse et sa gaieté faisaient chaud au cœur. Il semblait tout autant à sa place dans les stalles comme il aurait pu bien l'être dans une chaise de bar. Mais il avait ressenti l'appel à devenir disciple du Christ et à suivre les pas du frère Dominique. Pourquoi ? Sans doute que lui seul le saura jamais.

La métaphore de l'oasis et du désert correspond tout à fait à ce couvent. Non pas comme l'image des abbayes que nous avons communément, reculées et isolées dans une campagne : non, le couvent est implanté au milieu de la ville de Bordeaux à quelques pâtés de maisons de la cathédrale. Les frères ne sont pas qu'ici *ad majorem Dei gloriam*, mais aussi pour cette humanité grouillante qui s'agite autour de leur petite citadelle de Foi. J'ai cité ici, sans m'en rendre compte, la devise des Jésuites. C'est sans doute une coïncidence puisque l'actuel couvent dominicain abritait anciennement les membres de la Compagnie de Jésus, comme en témoigne encore l'énorme saint François-Xavier qui trône dans le retable. Des Dominicains ont donc investi un corps jésuite, et au Vatican un Jésuite a pris l'habit dominicain ! Si l'habit ne fait pas le moine, d'aucuns diront qu'il ne fait visiblement pas le pape non plus...
Mais je m'égare et reviens à mes petites ombres blanches. Elles enseignent, étudient, prêchent,

Au milieu de ce grouillement estival, une voile blanche fendait ces eaux humaines.

évangélisent, accompagnent, forment et œuvrent encore à mille autres choses. Loin d'être reclus, les frères ne cessent de faire des va-et-vient entre leur couvent et le monde, comme des plongeurs de compétition qui remonteraient à la surface prendre de l'air avant de replonger vers les profondeurs. Leur force, ils la trouvent dans les offices communautaires qui ponctuent la journée avec la régularité d'un métronome. À la beauté d'une liturgie dignement respectée, s'ajoute la parfaite sobriété de la règle de saint Augustin. Voir cette élite intellectuelle de l'Église, ces membres de la plus prestigieuse école de philosophie que l'Occident eût pu engendrer, venir se prosterner en silence devant la Croix a de quoi raviver la foi des tièdes et interroger ceux qui ne l'ont pas. Tout en les observant dans l'église, je ne pouvais m'empêcher de repenser à la fameuse phrase de Napoléon : « *L'homme n'est jamais si grand qu'à genoux devant Dieu* ». Là où notre monde pense qu'ils ont fait le choix du dénuement et de l'aliénation à une règle augustinienne archaïque, un des hommes les plus puissants de l'Histoire y voyait le chemin de la grandeur. Qu'est-ce que nous avons perdu ? Quelle étoile dans notre ciel s'est éteinte ? Celle du sens du sacré et le goût de la transcendance, sûrement. Ainsi, je me suis promené dans les rues de Bordeaux en compagnie d'un des frères. Les chauds rayons du soleil dominical avaient incité les Bordelais à sortir en masse et à offrir le spectacle rebutant de leur chair blanchie par un trop long hiver, entassés sur les pelouses et les terrasses. Au milieu de ce grouillement estival, une voile blanche fendait ces eaux humaines. Cela faisait si longtemps, une éternité peut-être, que je n'avais pas accompagné un clerc en habit dans les rues d'une ville. Regards interrogateurs, airs condescendants voire méprisants, sourires moqueurs, commentaires amusés et parfois amusants. Pour moi, un sentiment de mal-être, comme l'impression d'accompagner une bête de foire. Après une semaine enfermé entre les quatre murs protecteurs du couvent, avec une sensation de saut temporel dans le passé, d'ivresse du Mystère et de la transcendance, je me heurtais au mur de la réalité de plein fouet. La société dans laquelle nous vivons ne conçoit plus le sacré tant les gardiens de ce monde invisible et mystérieux se sont cachés, et tant elle a cessé de les côtoyer. Désormais, elle ne comprend plus ces hommes de Dieu, quand elle ne les tient pas en horreur pour ce qu'ils lui rappellent son propre vide, son propre désespoir, sa propre lâcheté face à ce qui a été l'une des plus grandes certitudes de l'humanité.

Eglise Saint-Paul et Saint-François-Xavier

Ces hommes en blanc sont nos derniers druides, des veilleurs qui entretiennent un feu, si fragile soit-il, mais suffisant pour que chacun vienne s'y réchauffer et y chercher une paix et une élévation de l'esprit pour entretenir notre propre petite flamme, ce petit quelque chose de divin qui se trouve dans chaque homme. Ce couvent, c'est la promesse d'un psaume des Matines : « *Il sera comme un arbre planté auprès des cours d'eau ; qui donnera du fruit en son temps.* »

Vue de la cour intérieure

Atterrissage à Palerme ©Grégoire Lenoir

PALERMO

Grégoire Lenoir

Que faire lorsqu'on sait qu'on va s'enfermer dans un bureau pendant un an ? Partir, partir loin. Une semaine avant cette « césure professionnelle », je suis parti avec mon petit frère dans les contrées siciliennes, et plus particulièrement, à Palerme et ses environs.

L'arrivée annonce la couleur. *Falcone-Borsellino* n'est pas n'importe quel aéroport. Habituellement, un avion atterrit sur la terre ferme. Surprenant me direz-vous. Il existe toutefois deux exceptions : avoir des flotteurs sous le fuselage ou s'appeler Chesley Sullenberger et amerrir sur l'Hudson. J'ai découvert une troisième exception à Palerme, en tout cas, en apparence. La mer vient à la fois caresser le système ILS en début de piste et border le bout de piste ce qui rend l'approche fascinante. À travers le hublot, on voit l'ombre de l'avion, imprimée sur l'eau, grandir et grandir. Au fur et à mesure de la descente, la masse grise, rendue vivante par les lames de l'eau, enivre, plonge le passager dans un état onirique. Mais, l'état est de courte de durée. Le sursaut créé par la comparaison de l'ombre avec un référentiel connu qui indique que l'avion est extrêmement proche de l'eau remet les pieds sur terre. 100 mètres, 50 mètres... Toujours rien que de l'eau. Tout à coup, le crissement des pneus sur le bitume met fin à la contradiction interne. Nous avons bien atterri sur la terre ferme. Les monts volcaniques à flanc de mer qui jalonnent la côte ajoutent à l'expérience splendide.

Il suffit de 40 minutes pour rejoindre le centre de Palerme. Une fois sur place, on est plongé dans l'ambiance italienne ou, devrais-je dire, sicilienne. Ce n'est pas la même chose. D'ailleurs, ces derniers appellent les premiers les continentaux. Une distinction à ne pas négliger. Mais ce n'est pas le plus périlleux en ville. En tant que piéton, la faux passe souvent trop près. Les voitures ne s'arrêtent

pas pour les êtres à deux pattes. Aucune légende donc dans la capacité des Italiens à rendre tout espace roulable un havre de confusion et de danger. Le couronnement de ce constat ? Une voiture de la *polizia* traversant allègrement un feu rouge. Les premières centaines de mètres passées, et en vie, on arrive sur la place *Bellini*, une petite place absolument sublime. Deux églises côte à côte font la synthèse de l'histoire de la ville. Il s'agit à l'ouest de la *Chiesa San Cataldo*, d'architecture arabo-normande, et à l'est de la *Chiesa della Martorana*, de style byzanto-normand. Le mélange des genres, merveilleusement exotique, n'est que la traduction d'une sorte de multiculturalisme d'époque où les cultures grecques, latines et musulmanes se sont mélangées. Ce syncrétisme fut *l'obstinato* de notre séjour. À quelques centaines de mètres, la cathédrale de Palerme présente effectivement les mêmes traits que ses sœurs. L'édifice contenant le sépulcre du roi Roger II, fondateur du royaume de Sicile, prend aux tripes. Notre visite se poursuit ensuite par le palais des Normands. À l'entrée, nous découvrons pour commencer une salle consacrée à la promotion d'un opéra contemporain nommée *Fuck*. Une découverte pour le moins atypique dans un tel lieu... À l'étage, changement d'esprit. On y découvre la fameuse chapelle palatine dont Maupassant disait qu'elle était : « *La plus belle qui soit au monde, le plus surprenant bijou religieux rêvé par la pensée humaine et exécutée par des mains d'artiste.* » La beauté des mosaïques coupe effectivement le souffle. C'est la contemplation à l'état pur. Une autre observation nous marquera : les mosaïques relatant les passages de la Bible. Chacune est un petit bijou plus discret que l'immense Christ Pantocrator au centre de la chapelle mais non moins époustouflant par la précision des représentations.

Palerme c'est aussi le marché Ballaro où se vendent des rostres d'Espadon à foison, la *Street Food* à tous les coins de rue, les verres de Spritz en terrasse, les jus pressés avec les agrumes locaux ainsi que la vie nocturne. Attardons-nous sur cette dernière. En France, il existe une dérive de voisinage courante : le tapage nocturne. Cette dérive n'existe pas à Palerme. Plusieurs places palermoises deviennent à partir de minuit de vraies boîtes de nuit à ciel ouvert. Ces places entourées d'appartements (le nôtre n'étant pas loin d'ailleurs) voient danser des centaines de personnes jusqu'à la fin de la nuit. Le son est tellement perçant et les basses si poussées qu'on n'entendrait pas un avion raser la place. Mais, cela fait partie du charme de la ville !

Le mélange des genres, merveilleusement exotique, n'est que la traduction d'une sorte de multiculturalisme d'époque où les cultures grecques, latines et musulmanes se sont mélangées.

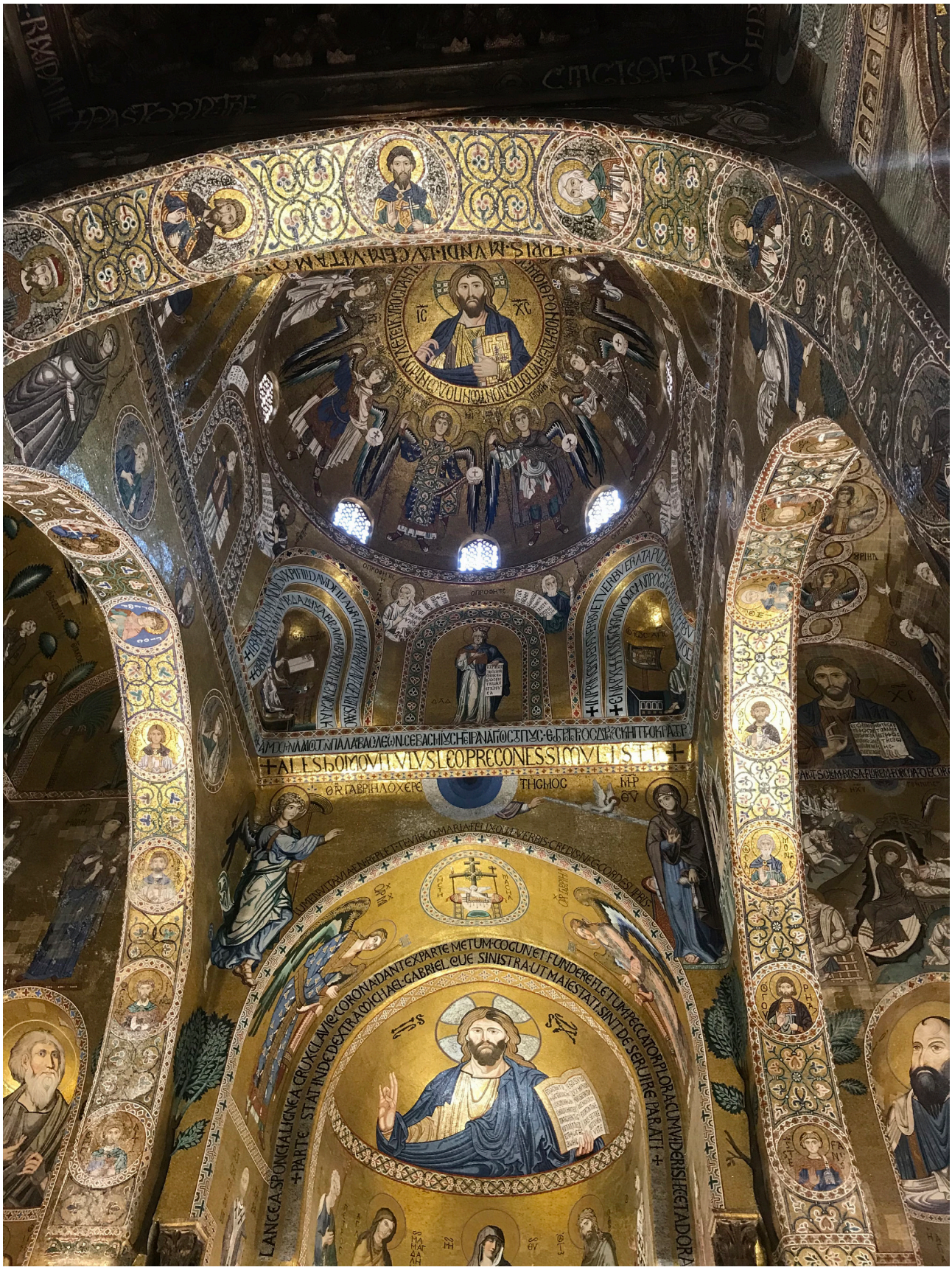
Place Bellini ©Grégoire Lenoir

... la Sicile c'est aussi ses plages méditerranéennes, des criques ravissantes et une nature environnante chaleureuse.

Cathédrale de Palerme ©Grégoire Lenoir

En tant que rédacteur de la rubrique économie, je ne peux vous quitter sans quelques mots à propos de la situation économique de la Sicile. Comme l'Italie du Sud en général, on ressent immédiatement le décalage avec notre pays. La pauvreté est bien plus saillante que dans notre capitale. Les poubelles jonchent les rues et de nombreux bâtiments ne sont pas entretenus. De magnifiques églises sont par exemple en état de délabrement dans le centre même de la ville. Les fenêtres sont brisées et les murs tagués alors qu'il s'agit de la capitale administrative. Le chômage y est aussi très élevé : environ 20%. Chez les jeunes (16-25 ans), le constat est catastrophique : près de 60%. Il faut dire que la Sicile hérite de la fameuse *mafia sicilienne* encore présente aujourd'hui même si plus affaiblie. Corruption et économie ne font pas bon ménage...

Pour ne pas finir sur une touche négative, la Sicile c'est aussi ses plages méditerranéennes, des criques ravissantes et une nature environnante chaleureuse. Autant d'atouts qui font de la région un lieu de dépaysement très apprécié (attention toutefois aux piqûres de méduses !). ■



Chapelle Palatine ©Grégoire Lenoir

VOYAGE DANS LE CŒUR DE LA CRÉATION

Amycie Lécuyer

Fille d'apiculteurs, me voilà plongée cet été dans les Bucoliques [1] dont la poésie est mêlée à la sueur. Il est loin, l'Âge d'Or décrit par Virgile où les chênes distillaient généreusement le miel en rosée dans un matin éternel. Mais la nature ne laisse de dévoiler ses secrets à qui se tait et prend le temps de l'écouter.

Paul Signac, Au temps d'harmonie

[1] Virgile, 37 av. J.C

Il est un cycle qui ne s'arrête jamais. Celui du temps. Les saisons s'enchaînent en un roulement infatigable qui orchestre le travail du monde rural depuis des millénaires. Quand la cloche sonne la fin des cours, la saison folle arrive, dans un élan de jeunesse et d'ivresse. En ville, les terrasses se remplissent. A la campagne, les champs se couvrent peu à peu d'épis tendres ou de tournesols dodelinants. Les insectes s'activent en volutes légères. Il n'y a que les cigales pour oser faire la sieste et s'amuser en ce temps de la récolte. Pour les ruraux, dont l'agenda est dicté par les transports de la nature, l'heure n'est pas au transat et au mojito. Il faut continuer de « *se coucher avec le soleil, et de se lever avec les poules* [1] » car la nature n'attend pas. Ses lois sont dures et sans recours. « Ne discute pas. Regarde, écoute, sent » semble-t-elle nous dire dans un murmure impérieux qui ne souffre réplique.

Depuis que l'homme a quitté le Jardin d'Eden, il ne lui suffit plus de tendre la main pour que le miel y coule en abondance. L'été est là, mais les agriculteurs préparent sa venue d'arrache-pied depuis la fin du sommeil hivernal. Quand les fleurs ont commencé à poindre sous les dernières gelées, le réveil de la nature a sonné le début d'une période de travail effréné. Comme pour n'importe quel élevage, les colonies d'abeilles doivent faire l'objet de toute l'attention de leur éleveur. Pour éviter qu'elles ne meurent en emportant avec elles la manne délicieuse dont elles sont seules à connaître la recette, il faut leur prodiguer des soins, les protéger des menaces des maladies et des parasites mortels, assurer leur reproduction... C'est un travail délicat, sur le fil du rasoir, dans lequel le temps, le climat, la faune et surtout la flore sont des contremaîtres impitoyables.

[1] Les Tontons Flingueurs, Michel Audiard

Les saisons s'enchaînent en un roulement infatigable qui orchestre le travail du monde rural depuis des millénaires.

Cette année, l'atmosphère torride a ralenti le temps. La nature, engourdie et assoiffée par la chaleur, a donné moins de fleurs. Le nectar cher aux abeilles s'est fait plus rare. Quand la remorque rentre à la maison, après la récolte tant attendue, elle est moins chargée de miel que de déception. Mais la saison n'est pas terminée et il faudra continuer à soigner ces petites créatures. Voilà la difficulté de tous les métiers de la terre. C'est d'accepter les fruits de son travail, comme une modeste fiche de paie sur laquelle ne figurent pas les heures. C'est de s'abandonner à un mystère plus grand que nous sans s'engager dans une lutte perdue d'avance.

Il y a quelque chose que la nature offre sans compter, c'est la possibilité de la contempler, comme un encouragement à continuer. Les forêts qui abritent les ruchers sont une destination merveilleuse où l'on ne se rend pas en wagon première classe. C'est un monde qui ne transige pas. Mais il offre un spectacle continu, et permet à celui qui y entre d'effectuer un voyage d'une dimension nouvelle, un voyage en profondeur. Ces forêts bourguignonnes, nous les avons toujours connues et arpentées mais l'habitude ne s'installe jamais. Mes parents y travaillent, et leur émerveillement devant elles demeure pourtant intact, comme au premier jour, peut-être même plus.

Quand les fleurs ont commencé à poindre sous les dernières gelées, le réveil de la nature a sonné le début d'une période de travail effréné

Quand nous partons dans cette nature à peine réveillée, le vrombissement du Defender nous berce pendant les quelques minutes que dure le sillon à travers les bois. Les voûtes formées par les arbres, dont les feuilles clignotent au rythme du vent, s'ouvrent sur le cœur de la forêt. A la fenêtre défilent tantôt des décors verdoyants et frais, tantôt des champs nus et assoiffés. Quand le moteur se tait, on entend un bourdonnement sourd provenant des ruches encore paisibles, parallèles à la lisière du bois. Parfois le décor est fait de merisiers blanchis de fleurs, copiés des peintures japonaises, parfois, de plantes sauvages où l'odeur de l'origan enveloppe toutes les autres. Et dès que nous ouvrons les mines d'or liquide dans un nuage de fumée, à l'abri de nos combinaisons blanches, le bourdonnement presque métallique de ces petites bêtes noires s'accélère au gré de leur excitation. Pendant qu'un comité armé de son venin se charge de nous accueillir, l'autre poursuit, imperturbable, sa mission. Chaque abeille occupe un poste unique correspondant à son âge, dans une harmonie jamais égalée dans les entreprises humaines. Les nourrices s'occupent de la croissance des larves, qui leur succèderont quelques jours plus tard. Là, une abeille revient de sa pêche miraculeuse, deux paquets d'un pollen vermeille de chaque côté de ses ailes. Elles sont des dizaines de milliers, ressemblant à des ouvrières de l'Olympe fabriquant l'ambroisie des dieux.

Dans cette petite part d'immensité, tout est réglé comme du papier millimétré. Les alvéoles de cire qui habillent les cadres sont d'une régularité plus qu'industrielle. La température est toujours optimale pour la conservation du miel et la survie des larves, sous la chaleur écrasante de l'été comme le froid glacial de l'hiver. Et plus on observe, plus on connaît, plus le mystère devient grand. Le mystère de l'harmonie parfaite entre tous les habitants de ce cosmos infini en perpétuel mouvement, qui en fait un chef-d'œuvre qu'on ne se lasse pas de contempler. Chapeau l'Artiste ! ■

©Les Ruchers de Darbois

Les forêts qui abritent les ruchers sont une destination merveilleuse où l'on ne se rend pas en wagon première classe.

Le Cap d'Ail - ©Grégoire Chabridon

LA CÔTE D'AZUR : VARIATIONS DE BLEU

Ombeline Chabridon

La Côte d'Azur m'est apparue dans l'éclat de ses contrastes. Le paysage s'y étale sous le soleil, à la fois rayonnant et accablé ; les villes et les villages se déploient, avec leur charme pittoresque et leur foule oppressante de visiteurs.

Le panorama qui défilait par la fenêtre du TGV déjà l'annonçait : à mesure que le train progressait sur la ligne Paris-Nice, le relief ondulait pour former ces collines escarpées sur lesquelles les villages grimpent et se maintiennent accrochés. Au fond du paysage, les Alpes dessinaient leur muraille énigmatique et devant elles, dans la plaine, des cyprès épars lançaient çà et là leurs cimes annonciatrices du Midi. Ces heureux présages du Sud-Est ont tenu la plupart de leurs promesses.

Ce qui caractérise avant tout cette région aux environs de Nice et de Cannes, c'est bien la proximité féconde qu'entretiennent les montagnes et le rivage. A ce titre, la région « Provence-Alpes-Côte d'Azur » m'a paru porter un nom fort justifié, tant elle est un délicat mélange de ces trois réalités. Le nom de « Préalpes d'Azur » également s'y réalise parfaitement en rendant compte de cette cohabitation du massif des Alpes avec la Méditerranée. Ce voisinage produit des paysages tout à fait singuliers et d'un caractère très heureusement contrasté. Au Cap-d'Ail, près de Monaco, la plage s'ouvre ainsi dans un amphithéâtre formé par une falaise qui se pare d'un rose délicat au crépuscule. A Saint-Raphaël, du côté de Fréjus, les rochers de la montagne arborent une couleur particulière, faite d'un ocre voluptueux qui plonge dans la mer et en épouse à merveille le turquoise transparent. L'eau de la mer est délicatement tiède et accueillante, étincelant doucement sous le soleil oblique des fins de journée, moment que nous privilégiions pour nous baigner.

Si le Sud s'est dévoilé en affichant le charme de son pittoresque, il m'a toutefois laissé un sentiment étrange : j'ai cherché longtemps ce quelque chose que je ne trouvais pas, ce quelque chose plus profond, plus intime, en un mot : plus authentique. En fait, la Côte d'Azur m'a paru ce coquillage merveilleux, cette relique des vacances qu'on rapporte et qu'on pose sur son bureau à la rentrée. Un vrai coquillage donc, mais un coquillage vide. J'en veux pour preuve la visite que j'ai faite de la ville d'Èze : c'est un formidable nid d'aigle en haut d'une falaise, dominant la baie de Saint-Jean-Cap-

A Saint-Raphaël, du côté de Fréjus, les rochers de la montagne arborent une couleur particulière, faite d'un ocre voluptueux qui plonge dans la mer et en épouse à merveille le turquoise transparent.

Ferrat. Les ruelles étroites pavées de ciment beige et de galets sont encombrées par les branches de bougainvilliers charmants ; le cactus se marie à la pierre claire et chaude des maisons anciennes. J'ai été d'abord charmée par la poésie de ce dédale de vieilles pierres, puis séduite par les vestiges du passé médiéval qu'on y croise à chaque coin de rue : la poterne, les remparts, la porte des Maures et la fontaine sur la petite place. Cependant, très vite, j'ai été stupéfaite de découvrir, en risquant un regard inquisiteur par les fenêtres de ces habitations, l'aménagement luxueux d'hôtels multi-étoilés installés dans ces petites maisonnettes, à l'arrière desquelles on devine des jardins abondants. Puis je me suis indignée de ce que la terrasse du village qui réserve la meilleure vue sur la baie soit à accès payant. Tout ceci me paraissait donner à Èze l'aspect d'un village-fossile, merveilleux derrière sa vitre de cristal, mais absolument inaccessible, et dans un état végétatif. C'est en tout cas le sentiment ambigu que j'ai gardé en quittant ce village splendide, comme je méditais à l'endroit du tourisme de masse des idées noires et certes paradoxales, puisque j'avais bien conscience que je contribuais par ma présence à cela-même que je déplorais...

Je crois que c'est ça, ce que je cherchais et que je ne trouvais pas dans ces villes touristiques : l'authenticité. J'ai réalisé que j'avais bien plus entendu parler italien, anglais, allemand, que provençal ; que j'étais passée devant bien plus d'échoppes à souvenirs que de boutiques artisanales véritables. A Nice, les palaces de la baie des Anges contrastaient avec la vétusté de certaines rues du centre. A Monaco, le vrombissement des Ferrari couvrait le cri des mouettes. Dans le port, les innombrables yachts vides arboraient leur luxe indécent. Devant le palais princier, sur le rocher de Monte Carlo noir de monde, la relève des gardes faisait l'attraction. Monaco en fait est apparu à l'image de la monarchie qui y siège : éclatant

Les falaises ocres de Saint-Raphaël - ©Ombeline Chabridon

d'apparat, mais assez vide, lui aussi, et assez froid. L'authenticité, en fin de compte, je l'ai trouvée dans les églises méridionales : qu'ils soient romans, baroques ou néo-gothiques, ces édifices étaient toujours le réceptacle à la fois de la dévotion et de l'art populaire ; ces églises étaient l'hospice et l'asile de l'âme du Sud. La cathédrale Notre-Dame-du-Puy de Grasse m'a séduite tout particulièrement : elle est un peu difforme, façonnée au gré des

Vence - ©Ombeline Chabridon

A Monaco, le vrombissement des Ferrari couvrait le cri des mouettes.

Monaco - ©Ombeline Chabridon

aménagements successifs, mais sa nef romane ne jure en aucun cas avec la merveilleuse chapelle baroque sur le côté, dédiée au Saint-Sacrement. Et, comme souvent, cette petite cathédrale obscure abrite des chefs-d'œuvre de la peinture, dont trois Rubens et un Fragonard. Il faut donc pousser les portes des églises. Mais la vérité du Sud se trouve aussi dehors, dans la nature qui ne déçoit pas : dans la nudité rose des falaises, dans le crissement exaspérant et délicieux des cigales, dans les branches de pins d'Alep sur le ciel toujours bleu, dans la douceur soyeuse de la Méditerranée.

Enfin, j'ai passé un magnifique séjour, bien sûr ! D'ailleurs, mes élucubrations métaphysiques et convenues sur la perte de sens de l'Occident latin étaient déjà bien loin quand, en rentrant à Paris, la porte de mon TGV s'est ouverte : dans la ligne 1, j'ai quand même préféré la foule bigarrée des rues d'Èze à celle, plus morose, de mon sinistre métro.

SORTIE EN MER

Anne Hédé-Haüy

C'est un voilier aux lignes gracieuses, à l'élégance toute nordique des contrées qui l'ont vu naître au début du siècle dernier. Comme les oies de Norvège qu'on voit ici l'hiver, il a quitté la dureté des régions septentrionales pour la douceur des côtes bretonnes. Nous attendions son arrivée, sur le quai.

©Baudouin Chrissement

Au milieu de la forêt des mâts immaculés élancés vers le ciel entre lesquels tourbillonnaient quelques goélands matinaux, nous scrutions l'horizon à la recherche de son mât de bois plus court que les autres, mais dont la blondeur sur laquelle jouaient les rayons du soleil accrochait le regard.
Enfin. Après la manœuvre déjà maintes fois répétée dans le port grouillant comme une place de marché au petit matin, nous nous sommes engagés dans le chenal. La marée était presque basse, et découvrait la noirceur gluante de la digue. L'air était calme, le ciel bleu et propre à faire rêver. J'étais à la barre. Guillaume et le capitaine occupés à gréer. Face au vent qui pour l'instant était timide, nous étions semblables à ces innombrables marins qui, le sourire aux lèvres, attendent les plaisirs certains d'une journée en mer. Hisser la grand-voile, le code zéro, la trinquette et le tape-cul ne fut qu'une formalité. Comme le vent se faisait désirer, nous décidâmes de nous occuper du flèche, pour chercher l'air dans les hauteurs, puisque cela souffle toujours plus à 5-7 mètres au-dessus de l'eau. Hisser le flèche est à chaque fois une aventure à part entière, comme le chapitre incontournable d'un bon roman ou l'épisode phare d'une série culte. Lorsqu'il s'agit de débriefer une navigation, la question inévitable vient : « et le flèche ? ». On a appris à aimer les sueurs froides et les nœuds de cerveau que l'opération provoque de façon presque rituelle. Aujourd'hui encore, malgré toute notre bonne volonté, le flèche ne fut positionné correctement qu'au bout de quarante-cinq minutes… Pour vous l'expliquer en deux mots, la balancine était coincée du mauvais côté du pic, ce qui entravait le bon placement de la voile.

Depuis longtemps déjà nous avions coupé tout moteur, rentré pare-battages et tauds. Nous faisons voile vers le sud-est, dans l'intention de dépasser Hoëdic par l'est. Sur bâbord la côte de la presqu'île de Rhuys se découpait familièrement : Petit-Mont, plage des Govelins, Grand-Mont, Pointe de Saint-

Hisser la grand-voile, le code zéro, la trinquette et le tape-cul ne fut qu'une formalité.

Jacques, et la tour carrée et trapue de l'abbatiale de Saint-Gildas se profilait entre les cupressus surplombant la mer.
Le cap que nous suivions et l'heure relativement matinale nous maintenaient à l'ombre des grandes voiles et me faisaient frissonner sous ma vieille vareuse. Le voilier traçait sa route joyeusement, glissant sur l'onde qui moussait d'écume murmurante. Au ras de l'eau, à la gîte comme j'aime m'y asseoir, l'eau défilait rapide à nos côtés. Peu à peu l'air se réchauffait, l'odeur caractéristique de la petite île nous gagnait. Fait d'immortelles chauffées sur le sable et la bruyère, ce parfum de terre perdu au milieu des eaux est ma madeleine de Proust à moi. De temps à autre un Fou de Bassan apparaissait, planant entre l'air et les vagues, solitaire. Nous dépassâmes Hoëdic, et désormais plus rien n'obstruait l'horizon. Voir la mer et le ciel se rejoindre me saisit à chaque fois car ce n'est pas un spectacle qui m'est familier : dans le Golfe les îles innombrables qui le parsèment sont une frontière que l'eau ne franchira jamais pour se fondre dans le ciel ; la baie de Quiberon est quant à elle délimitée précisément par les deux presqu'îles qui l'enserrent, et les îles qui achèvent de l'enclore : Hoëdic à l'est, puis Houat et Belle-Île au sud-ouest. Là, rien que du bleu, métallique ou tendre selon les reflets du soleil.

Le soleil avait franchi le zénith depuis quelque temps déjà, lorsque nous virâmes de bord pour rentrer d'une traite au port en achevant le tour amorcé d'Hoëdic. De l'île nous apercevions les maisons de pêcheurs blanches qui se découpent sur la lande rase. Nous parlions peu. Le silence une fois de plus nous entourait, troublé seulement par le glissement de la coque sur les flots.

Un choc nous arracha à nos rêveries respectives, et une inquiétude me saisit : rien à signaler dans ces zones, qu'avons-nous heurté ? Au même instant de longues formes bleuâtres apparurent dans la transparence de l'eau, et des dos luisants fendaient les flots de leur aileron caractéristique : des dauphins ! Des dauphins comme nous n'en avions jamais vus, seulement entendu parler à la façon des légendes des temps anciens : « On dit que parfois, l'hiver, des dauphins pénètrent dans la baie », et auxquelles on n'ose pas vraiment prêter foi. Le banc entourait le bateau qui avait croisé sa route. Ils étaient à portée de main, si proches, si proches, et cependant tellement indifférents à notre admiration émerveillée et fervente. La rencontre dura à peine plus d'une minute je pense, et ils disparurent aussi vite qu'ils étaient arrivés. L'excitation nous avait saisis, mais trop tard : le rêve éveillé s'achevait à peine commencé, avec seulement notre mémoire pour fixer cet instant de grâce et nous convaincre mutuellement de sa réalité si fugace. Pas une photo, je l'ai regretté.

©Ombeline Chabridon

Nous faisons voile vers le sud-est, dans l'intention de dépasser Hoëdic par l'est.

©Emmanuel Hanappier

Mais l'écriture remplace si bien l'image parfois ! Elle oblige à rentrer en soi-même, fermer les yeux et faire silence pour retrouver les sensations d'un instant, revoir et faire revivre quelques secondes.

J'ai déploré parfois l'étroitesse de la baie de Quiberon. Mais comment ne pas sentir ravivé mon amour pour ce coin de mer après de tels moments qui consacrent à mes yeux le paradis de mon enfance ?

©Ombeline Chabridon

LA SICILE DE LAMPEDUSA

Emmanuel Hanappier

Quelques mois après la mort de Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1896-1957), le monde découvrait le chef-d'œuvre d'un écrivain inconnu, écrit quelque temps avant sa mort mais médité toute sa vie. Comme un grand testament, personnel, politique et littéraire, qui sait ? *Le Guépard*, voyage au cœur de la Sicile.

©Pauline Doutrebente

Dans les pas de Grégoire, je voudrais donc vous parler de la Sicile. Je n'y ai pas mis les pieds, certes, mais elle m'est apparue à travers ce roman. L'intrigue se noue au moment de la révolution menée par Giuseppe Garibaldi qui aboutira en 1871 à la réunification italienne et à l'avènement d'une société libérale. Le guépard, c'est l'emblème de la famille Salina et l'effigie de son prince, Don Fabrice, personnage inspiré par l'arrière-grand-père de l'auteur, qui est la figure centrale du roman. L'intrigue ne tient en réalité que peu de place : les réflexions politiques se mêlent aux dilemmes personnels et aux compromis sociaux pour marquer avec une finesse touchante, mais dénuée de nostalgie, la révolution qui s'opère dans la rencontre d'un monde ancien, aristocratique, et d'un monde nouveau, plébéien.

Sans troubler le cours de la vie de la famille Salina qui s'écoule calme sous l'autorité du prince, la guerre survient et fait vaciller l'institution aristocratique. Don Fabrice choisit alors d'endosser lui-même, par un compromis auquel il ne croira pas longtemps, le changement qui s'opère. Et ce choix se heurte à la résistance instinctive mais éphémère du peuple, aux anciennes habitudes du village où est établie sa demeure estivale : « *Le prince avait troublé Donnafugata semblable à elle-même ; Donnafugata jugea que le prince avait bien changé [...] De ce moment commença, invisible, le déclin de son prestige* ».

Malgré les restes de la splendeur et du charisme du Prince qui le feront toujours juger avec mépris ce qui ne répond pas à l'exigence de sa classe, la révolution est consommée sous la pesanteur du soleil qui avait imprimé depuis si longtemps sa marque dans l'âme sicilienne du guépard. Maintenant, il « *contemplait la ruine de sa race et de son patrimoine sans faire preuve de la moindre*

> C'est au cœur des paysages insulaires et sous le soleil de ces terres arides que se dissimulent les raisons de ce déclin d'autant plus tragique qu'il s'est opéré sans violence.

activité, et surtout sans rien entreprendre pour s'opposer aux événements ». C'est au cœur des paysages insulaires et sous le soleil de ces terres arides que se dissimulent les raisons de ce déclin d'autant plus tragique qu'il s'est opéré sans violence. Cette apathie qui confine à la malédiction atteint son paroxysme lorsque le prince de Salina se justifie de refuser la place de sénateur qu'on lui offre au sein de cette Italie unifiée : « *Le sommeil, voilà ce que veulent les Siciliens, et ils haïront toujours celui qui voudra les réveiller, fût-ce pour leur apporter les plus beaux cadeaux* » et il ajoute plus tard : « *J'ai dit les Siciliens, je devrais ajouter la Sicile, l'atmosphère, le climat, le paysage sicilien* ».

Dans ce roman où l'élégance de l'écrivain perce largement à travers la traduction, la place du paysage comme du soleil est cruciale. Par intermittence, ils font tous deux irruption dans le récit, souvent dans le discours même des personnages, pour faire écho à la tragédie qui se noue, pour en être le théâtre. Ce paysage « *qui ignore le juste milieu entre la mollesse lascive et la sécheresse infernale* », a forgé, lentement, avec les dominations successives des puissances étrangères, l'âme d'un peuple immobile. Et le même témoignage résonne encore dans les brefs aperçus que l'auteur nous livre de la vie paysanne : « *Des hommes, empoignant leur pioche, partaient à la recherche de qui leur donnerait du travail, Dieu le voulait. Silence atone. Cris stridents et exaspérés de voix hystériques. Du côté de Santo Spirito, l'aube d'étain bavait sur les nuages de plomb* ».

Au milieu de l'irrationalité de ces paysages immobiles « *comme une mer brusquement pétrifiée à l'instant ou un changement de vent a rendu les vagues démentes* », et que l'auteur décrit aussi finement que l'opulence des palais et des jardins, un seul personnage prend le parti de la vie, Tancrède, le neveu du Prince. Tandis que son oncle côtoie toujours plus intimement la vision de la mort qui le guette, lui, fougueux et plein d'ambition, s'éprend de la fille d'un riche bourgeois et s'assure une place dans ce nouveau monde. Pourtant, il partage cette même lassitude ; « *Il faut que tout change pour que rien ne change* » reconnaît-il, loin de l'illusion d'une société nouvelle capable de changer leur âme. L'absence de véritable contradiction à travers le récit ainsi que l'unité formée par les personnages, entre eux comme avec leur environnement naturel, font de ce roman un tableau d'une puissante précision. Comme si l'auteur avait d'abord voulu fixer une âme plutôt que de dénoncer une révolution.

©Pauline Doutrebente

Ce paysage […] a forgé, lentement, avec les dominations successives des puissances étrangères,

C'est sans doute ce climat cruel en même temps que cette histoire millénaire de domination subie qui ont pu produire aussi cette insouciante passivité qu'a remarqué Grégoire lors de son voyage, insouciance qui n'est pas dénuée de la fierté d'être admiré malgré tout par le monde, et de croire que jamais rien ne changera. ■

[…] l'âme d'un peuple immobile

©Pauline Doutrebente

©Pauline Doutrebente

ANTHOLOGIE

Par Fleur Lecœur

L'Invitation au Voyage, Charles Baudelaire, Les fleurs du mal (1857)

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupé.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
– Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Le relais, Gérard de Nerval, Odelettes (1853)

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,
Des chevaux, de la route et des fouets étourdi,
L'œil fatigué de voir et le corps engourdi.
Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
Une vallée humide et de lilas couverte,
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers, –
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !
On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,
De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,
Et sans penser à rien on regarde les cieux...
Hélas ! une voix crie : « En voiture, messieurs ! »

Ma Bohème, Arthur Rimbaud, Cahiers de Douai (1870)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !
Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou
Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;
Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

Brise Marine, Mallarmé, Vers et Prose (1859)

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce coeur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend

Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

L'appel du large, Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal (1857)

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le coeur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir, coeurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Paysages Belges, Paul Verlaine, Romance sans paroles

Briques et tuiles,
O les charmants
Petits asiles
Pour les amants !

Houblons et vignes,
Feuilles et fleurs,
Tentes insignes
Des francs buveurs !

Guinguettes claires,
Bières, clameurs,
Servantes chères
A tous fumeurs !

Gares prochaines,
Gais chemins grands...
Quelles aubaines,
Bons juifs-errants !

Départ, Arthur Rimbaud, Illuminations (1857)

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions !
Départ dans l'affection et le bruit neufs !

Parfum exotique, Charles Baudelaire, Les fleurs du mal (1857)

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

La rédaction

Fondateurs
Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Géopolitique
Amycie Lécuyer
Littérature
Ombeline Chabridon
Actualité
Alain d'Yrlan de Bazoge
Histoire de l'Art
Anne Hédé-Haüy
Histoire
Hervé de Valous
Economie
Grégoire Lenoir
Philosophie
Emmanuel Hanappier

Responsable brèves
Charlotte Cros

Responsable entretiens
Alban Smith

Direction artistique
& photographies
Pauline Doutrebente

Maquétiste
Gersende Sechet

Secrétaire de rédaction
Aliénor Brochot

Chargée de communication
Maëlys de Bourayne

IJF